

## Erik Verhagen – texte pour le catalogue ELVEDON

### Eva Nielsen / Marion Verboom : A la découverte de pays inconnus

D'un côté une peintre. De l'autre, une sculpteur. D'un côté des compositions représentant des paysages grisâtres incrustés d'éléments architecturaux souvent réduits à une vue frontale et bidimensionnelle. De l'autre, des constructions tantôt verticales tantôt horizontales dont une au sol, constituée d'éléments qui se jouxtent sur un mode disjonctif. Ce qui frappe d'emblée dans le travail de Eva Nielsen et Marion Verboom est l'inquiétante étrangeté qui s'en dégage. Les impressions de déjà vu. Leurs univers relèvent en effet de territoires aux frontières précaires et poreuses, d'entre-deux convoquant conjointement des éléments identifiables et des données distorsées, désincarnées. Comme si chacune de leurs propositions visait à nous rappeler que nous sommes confrontés à des processus de transformation. De mutation. Premier exemple : le parterre de Marion Verboom qui se déploie sous nos yeux traduit désormais une réalité, en l'occurrence sculpturale, arcbutée sur ses propriétés, désolidarisée des minces repères, mais néanmoins opérationnels, auxquels on serait tenté de s'accrocher. Nous est-il donné à voir des vagues ? Des tuiles ? Des coquillages ? Il en est de même de ces murs infranchissables, de ces portes condamnées, de ces vitres opacifiées, de ces objets laissés à l'abandon représentés par Eva Nielsen, dont la « superficialité » du propos, l'« écrasement » des formes et la collision des techniques (acrylique et sérigraphie) ne sont autres que des métaphores de la chose picturale. De son inaliénable planéité. Et pourtant aussi bien chez Eva Nielsen que chez Marion Verboom se profile obstinément un lien, tenu et fragilisé, à ce que nous pourrions appeler, faute de mieux, la réalité. Il est sans doute plus affirmé, en termes de repères iconographiques, chez la peintre, des paysages « réalistes » servant presque toujours de « toile » de fond à ses jeux de représentation agencés à partir de sites et de détails archivés sous formes de photographies et de dessins. Mais cette observation vaut également pour les œuvres plus « abstraites » de Marion Verboom, à commencer par *Megathura Crenulata*, conçue sur le principe de construction d'un coquillage, l'artiste ayant par ailleurs conservé « les accidents liés au moulage, comme le ferait un coquillage qui grandit et conserve les aspérités du support sur lequel il se trouve ». *Idem* pour *Recto Verso*, dont les dimensions évoquent une porte d'habitation, inspirée de la pierre de Sayhuite et de cartes topographiques.

Cette nécessité de s'attacher à des repères, tant formels, artistiques, géographiques qu'architecturaux en dit long sur les désillusions d'une nouvelle génération d'artistes dont

Eva Nielsen et Marion Verboom sont les parfaites représentantes. *Exit* la foi en une œuvre d'art « incréée », pour reprendre un terme clé du critique d'art moderniste Clement Greenberg, qui aurait été conçu *ex nihilo*. L'« originalité » de l'œuvre d'art, ce phantasme d'un autre temps, n'a plus de valeur aux yeux de ces peintre et sculpteur. A l'ère du métissage et de l'hybridation, de l'échantillonnage et du *remix*, l'œuvre d'art a sans doute perdu de son « aura ». Mais explore, en contrepartie, de nouvelles dimensions qui n'étaient, pour ainsi dire, pas « autorisées » il y a encore quelques décennies. On aurait cependant tort de vouloir assimiler les démarches de ces deux artistes à une dérive postmoderniste, au sens cynique du terme. L'éventail de leurs références, l'audace de leurs conjugaisons (que l'on songe à la série *Kenning* de Marion Verboom qui associe des références précolombiennes et minimalistes), ne reflètent effectivement aucune désinvolture dans la mesure où l'une comme l'autre renouent finalement avec des interrogations visant à décortiquer leurs médiums respectifs, témoignant en cela d'affinités avec des problématiques amorcées dans les années 1960. On pourrait citer, à titre d'antécédents, les œuvres de Gerhard Richter ou de Didier Vermeiren; peintre et sculpteur qui ont su, selon d'autres voies et moyens, démontrer qu'une œuvre d'art « autoréflexive » ne doit pas systématiquement se couper d'un champ en matières de références, techniques et styles, vaste et contrasté. Aussi bien Eva Nielsen que Marion Verboom semblent avoir assimilé les leçons de leurs aînés, cherchant par le biais de chemins différents et tout aussi diversifiés à expérimenter l'extensibilité de leurs pratiques. Les panoplies stylistiques et techniques de ces deux artistes n'ont, à cet égard, rien à envier à ceux qui leur ont préparé le terrain. Si ce n'est qu'elles bénéficient d'un contexte plus clément envers ce genre d'éclectisme, la « fin de l'art » maintes fois diagnostiquée ces dernières décennies leur offrant la possibilité de flatter les extrêmes et de se mouvoir simultanément sur plusieurs terrains. Mais cette marge de manœuvre implique aussi une part accrue de responsabilisation, le spectateur pouvant rapidement se lasser de démarches trop ostensiblement écartelées et/ou syncrétiques. Celles de Eva Nielsen et Marion Verboom échappent à cet écueil, la moindre de leurs œuvres étant investie d'une tension jamais relâchée. Et toujours synonyme d'un passage d'une réalité à une autre, obligeant en conséquence, comme nous avons pu le constater, le spectateur à accomplir systématiquement une gymnastique singulière qui consiste, d'une part à déconstruire tel ou tel élément, telle ou telle référence, tout en se pliant d'autre part et progressivement, aux reconfigurations opérées par les artistes. Ce va-et-vient entre su et insu, connu et inconnu est au cœur de leurs démarches et de la réception que l'on peut en avoir, chacune de leurs œuvres incarnant, en

quelque sorte, la conquête et circonscription de territoires, pictural et/ou sculptural, inédits qui se seraient construits sur les ruines et bribes de données patiemment assimilées et digérées.

Eva Nielsen m'a transmis à ce titre le passage des *Vagues* de Virginia Woolf qui a donné le titre à l'exposition. Y était accentuée, sans plus d'explications, mais en écho à une discussion que nous avons eue dans son atelier, une phrase en gras: *We are the discoverers of an unknown land* (nous sommes les découvreurs d'un pays inconnu). Extraite d'un monologue de Bernard, l'un des « protagonistes » du livre de Woolf, cette citation décrit remarquablement bien l'ambition qui anime ces deux artistes. Ambition qui n'est pas sans rappeler les métamorphoses caractérisant nos rêves, les univers oniriques se façonnant invariablement à partir d'événements, principalement diurnes, préexistants. La coïncidence des œuvres de Eva Nielsen et de Marion Verboom au sein d'un même espace devrait en toute logique souligner la richesse de leur découvertes et ouvrir des perspectives que seules les vertus du dialogue peuvent autoriser.

Erik Verhagen